

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Littérature française

Jacques Folch-Ribas

Volume 16, Number 5-6 (95-96), September–December 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1502ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Folch-Ribas, J. (1974). Littérature française. *Liberté*, 16(5-6), 112–114.

Tous droits réservés © Gaëtan Lévesque, 1974

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La littérature française

LA TAUPE, par John le Carré, Laffont, 382 pages.

*

Curieux, qu'il faille aller chercher des livres d'espionnage, en ce moment, pour avoir ce plaisir de lire. Qu'est-ce que le plaisir de lire ? Ne pas sentir l'effort de l'auteur ; ne se trouver jamais en présence de sa fatuité ; ne pas être déçu, soudain (ou de-ci, de-là) par une facilité, une erreur, une difficulté superflues ; que les personnages inventés semblent avoir une existence propre, hors d'atteinte de l'auteur ; que l'événement survienne, puis se déroule avec assez de régularité pour maintenir un intérêt ; que la longueur de lecture soit en proportion de celle de l'action, le texte se terminant lorsque l'argument est fini ; enfin, qu'un second degré d'intérêt apparaisse derrière les mots, permettant au lecteur de construire (hors d'eux) ses propres chemins de pensée comme si lui-même participait à la composition... Je suis en train de noter une véritable bible du romancier, ma parole !

*

John le Carré est un monsieur anglais qui se donne un plaisir fou à détailler soigneusement chacun des personnages qu'il invente. Depuis le petit garçon qui n'aura qu'un rôle épisodique jusqu'à sa gouvernante qui aura encore moins à faire, et à dire, dans le roman. Si fait que nous savons tout de chacun ; et cela devient passionnant. Un monde comme un labyrinthe, où nous fouillons avec les mêmes délices que l'auteur.

On a la tentation de dire : c'est trop. Mais étrangement, non : on continue, et avec le même plaisir.

*

L'écriture au second degré, *la Taupe* la contient : on ne cesse de se faire des réflexions désabusées sur la bêtise du monde des agents secrets (hum, je sais bien qu'il est faux,

ce monde, mais c'est justement ça le second degré du roman !), sur la bêtise du monde en général, et sur sa complexité.

Tandis que chez Françoise Sagan, le second degré en question devient le premier : il n'y a pas de surprise, au monde de Sagan. Voyons ça de plus près.

*

UN PROFIL PERDU, par Françoise Sagan, Flammarion, 216 pages.

*

Nous savons tout du *monde* que décrit Sagan. D'abord parce que cela fait longtemps qu'elle nous en parle. Puis, parce que ce monde possède des sentiments d'une extrême simplicité : on aime, on n'aime pas (ou plus), on voudrait aimer, on a de la peine d'avoir aimé, on n'a pas de peine du tout d'avoir aimé : ainsi de suite. C'est reposant, sans demi-teintes (quoi qu'on en dise partout : je crois sincèrement que la critique a mal lu, et que c'est un monde net, où tout est clair).

Et enfin, parce que chacun de nous peut s'imaginer ce monde-là sans aucune difficulté. Il rejoint l'imaginaire collectif : nous avons tous les mêmes inconscients, qui nous dessinent des palaces lambrissés (sur la Côte d'Azur ou à New York) avec des alcools baignant dans de la glace, de profondes et silencieuses voitures capitonnées, un milliardaire oisif (et beau) quelque part autour, et, comme travail, un poste d'attachée de presse ou de critique de peinture... C'est plus fort que nous, nous percevons ce monde, nous le connaissons, nous croyons qu'il existe. Or, nous ne le verrons jamais : essayez donc de rencontrer une critique de peinture, une vraie, vous verrez ; quant à l'hôtel de New York où une suite est réservée au milliardaire Untel, à ma connaissance il n'y en a qu'un, le Barbizon, la « suite » est à Jacqueline Onassis, et elle ne lui est pas réservée en permanence... Cela ne fait rien, le mythe de ce monde est vrai, puisque nous le connaissons tous et que nous l'admettons.

N'est vrai que l'imaginaire, si cet imaginaire est crû. Voilà sur quoi se base la création romanesque de Françoise Sagan. Et c'est parfait, ainsi.

*

Pas de politique, chez Sagan. Chez Le Carré, sous une apparence de luttes internationales, un tel mépris pour les idéologies que c'est comme s'il n'y en avait pas non plus.

Pas de travail manuel, chez Sagan. Les tableaux tiennent tout seuls sur les murs, les nappes se nettoient seules. Nul ne s'accroche un bas, ni ne perd un bouton. Nos combats ne sont qu'avec nous-mêmes, et nous n'avons aucune complicité avec les objets. Chez Le Carré non plus, quoi qu'il en semble, puisque le « réalisme » de certaines choses ou de certaines personnes n'est là que pour servir de « faire-valoir » aux principaux acteurs. Bref, dans le monde de ces deux auteurs, on est marginal de naissance, et on le reste.

*

Les bons romans, actuellement, sont en marge de la condition humaine.

Je n'approuve pas, je constate.

Je ne blâme pas, non plus : peut-être que de tous temps, le roman fut ainsi ? Quoi qu'il en soit, *la Taupe* et *Un profil perdu* sont deux très agréables romans.

*

LES FLEURS DE TARBES, par Jean Paulhan, *Idées* (Gallimard, 300 pages).

*

A propos de la critique littéraire, une question qui m'a toujours fasciné, parce que je n'ai jamais pu accepter son ambiguïté, je signale l'édition en format de poche (collection *Idées*, de Gallimard) du déjà classique *Les Fleurs de Tarbes*, de Paulhan. C'est, ou ce devrait être, la bible de tous ceux que le commentaire sur les oeuvres intéresse ; et aussi de ceux que la Rhétorique intrigue, ou passionne.

Et je ne résiste pas à noter cette histoire (que rapporte Malraux, dans *la Tête d'Obsidienne*) : un jour, Degas rencontre Bonnat. Les deux peintres s'aperçoivent en parlant dans l'autobus qu'ils aiment tous les deux les mêmes oeuvres. Ainsi, un révolutionnaire (Indépendant) et un peintre « pompier » ont donc les mêmes admirations, dans leurs musées personnels. « — C'est drôle, la vie », dit Degas, en quittant son confrère, et ennemi.

JACQUES FOLCH